Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1992)

Heft: 4

Artikel: Les sanctuaires de l'Asie centrale à l'époque hellénistique : état de la question

Autor: Rapin, Claude

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870449

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES SANCTUAIRES DE L'ASIE CENTRALE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE : ÉTAT DE LA QUESTION

Par les trouvailles qui y ont été faites, le temple gréco-bactrien de Takht-i Sangin est l'un des plus remarquables monuments religieux découverts dans le monde iranien. Il s'inscrit dans une tradition architecturale orientale connue seulement par ses développements de la période hellénistique. Alors que l'Iran ne connaissait à l'origine que des sanctuaires à ciel ouvert, de nouvelles traditions architecturales religieuses surviennent à la fin de l'époque achéménide ou au début de l'époque hellénistique. L'importance de la Mésopotamie dans la genèse des *temples couverts* des mondes iranien et centre-asiatique apparaît notamment dans la situation des sacristies par rapport à la *cella*. Les temples du feu ont souvent été reconnus à tort sur la simple présence de constructions à *cella* carrée à quatre colonnes et à couloir périphérique. Mais, quand il s'agit bien de temples, ces édifices ne sont pas nécessairement liés au culte zoroastrien, car ce dernier n'est pas reconnaissable dans l'architecture avant la fin de l'époque parthe.

La récente parution du troisième volume de l'histoire du zoroastrisme de Mary Boyce et Frantz Grenet[1] offre la première synthèse sur les religions post-achéménides de l'Iran et de l'Asie Centrale où aux sources écrites se trouvent étroitement associées les récentes découvertes archéologiques faites en Bactriane. Ces dernières comprennent plusieurs sanctuaires d'importance majeure : après ceux de Dil'berdžin, dans l'oasis de Bactres, et ceux d'Aï Khanoum, le sanctuaire de Takht-i Sangin, au Tadžikistan,

---

1. Mary BOYCE, Frantz GRENET, *A History of Zoroastrianism, III, Zoroastrianism under Macedonian and Roman Rule (Handbuch der Orientalistik, 1. Abt., Der nahe und der mittlere Osten, 8/1/2/2)*, Leiden/New York : E. J. Brill, 1991. Mes remerciements à Frantz Grenet et Guy Lecuyot pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans cette étude.

est le dernier en date des monuments de type religieux explorés dans les territoires de l'Extrême-Orient grec[2].

Le sanctuaire de Takht-i Sangin (fig. 4), dont Igor Pičikjan vient de faire paraître une étude de synthèse à Berlin[3], constitue, avec le temple à niches indentées d'Aï Khanoum (fig. 1)[4], l'un des ensembles cultuels les plus riches en trouvailles du monde iranien oriental. Comme à Aï Khanoum, les données de type purement architectural[5] ont été enrichies par celles des vestiges du trésor sacré et d'un mobilier archéologique très varié, qui devraient apporter un éclairage plus complet sur les cultes pratiqués en Bactriane. L'importance de cette découverte ne s'arrête cependant pas à cette dernière région, mais concerne également l'Iran dans son ensemble — dont l'Asie Centrale constitue le flanc oriental —, ainsi que le monde mésopotamien.

---

2. Pour le sanctuaire gréco-bactrien de Džiga-tepe (près de Dil'berdžin), pour lequel nous ne disposons que de peu d'informations, voir M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 183-84.

3. Igor R. PITSCHIKJAN, *Oxos-Schatz und Oxos-Tempel: Achämenidische Kunst in Mittelasien (Antike und Moderne)*, Berlin, 1992. Pour une synthèse générale sur la Bactriane et sur Takht-i Sangin voir Igor R. PIČIKJAN, *Kul'tura Baktrii: Axemenidskij i ellinističeskij periody*, Moskva: Nauka, 1991.

4. Pour les trouvailles d'Aï Khanoum voir Henri-Paul FRANCFORT, *Fouilles d'Aï Khanoum III, Le Sanctuaire du temple à niches indentées, 2: Les Trouvailles (Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan [MDAFA], 27)*, Paris: De Boccard, 1984.

5. L'architecture avait déjà fait l'objet de deux études par Igor R. PICHIKJAN, «The Oxus Temple composition in the context of architectural comparison», *The International Association for the Study of the Cultures of Central Asia. Information Bulletin* (Moscow: Unesco-Nauka), XII (1987), p. 42-55; *idem*, «The Graeco-Bactrian Altars in the Temple of the Oxus (Northern Bactria)», *ibidem*, p. 56-65. Voir aussi Boris A. LITVINSKIJ, Igor R. PITCHIKJAN, «Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale», *Revue Archéologique*, 1981/2, p. 195-216; Boris A. LITVINSKIY, Igor R. PICHIKYAN, «Monuments of Art from the Sanctuary of Oxus (Northern Bactria)», *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* (Budapest), XXVIII (1983), p. 25-83; Boris A. LITVINSKIJ, Juri G. VINOGRADOV, Igor R. PICHIKJAN, «Votiv Atrosoka iz Xrama Oksa v Severnoj Baktrii» («L'ex-voto d'Atrosôkès dans un temple de l'Oxus en Bactriane septentrionale»), *Vestnik Drevnej Istorii*, 1985/4, p. 84-110 (avec résumé anglais); *Oxus. 2000 Jahre Kunst am Oxus-Fluss in Mittelasien. Neue Funde aus der Sowjetrepublik Tadschikistan. Eine Austellung in Zusammenarbeit mit der Akademie der Wissenschaften von Tadschikistan/UdSSR und der Ermitage in Leningrad*, Zürich: Museum Rietberg, 1989.

Les villes d'Aï Khanoum et de Takht-i Sangin sont établies sur les rives de l'Amou-darya, l'Oxus des anciens. La première, en Afghanistan, se situe au confluent avec la Kokcha, sur la rive gauche du fleuve, la seconde, au Tadžikistan, au bord du Wakhsh, l'un des affluents de la rive droite qui se joint à l'Amou-darya à une centaine de kilomètres en aval d'Aï Khanoum. Bien que nous ignorions encore le nom sous lequel elles ont été fondées, dès le passage d'Alexandre le Grand ou quelques décennies plus tard, ces deux cités constituaient, de par leur urbanisme, deux centres importants du royaume gréco-bactrien. Aï Khanoum jouait un rôle essentiellement économique et stratégique par sa situation à l'extrémité orientale de la plaine du moyen Amou-darya, qu'elle protégeait de la menace des peuples nomades originaires des steppes de l'Asie Centrale. La ville de Takht-i Sangin, en revanche, doit sa localisation à la présence même du confluent : c'est là en effet que dès l'Antiquité, et jusque chez des géographes des IXe-Xe siècles, on situait la véritable source de l'Oxus. Par sa situation prédominante dans l'urbanisme, le sanctuaire constitue la raison d'être de la ville. La découverte d'une petite base votive avec une dédicace en grec au dieu-fleuve Oxus ne laisse planer aucun doute sur la destination du sanctuaire. L'image du dieu fluvial est personnalisée au-dessus de la dédicace par une statuette en bronze de Marsyas. Ce dernier fait à l'évidence allusion au fleuve du même nom, affluent du Méandre en Turquie actuelle ; il révèle par conséquent que le donateur, comme sans doute une grande part des colons grecs parvenus dans la région au IIIe s. av. J.-C., était originaire de Magnésie du Méandre. On notera que cette personnalisation est tardive (milieu du IIe s. av. J.-C.) et que l'on ignore la forme primitive de la divinité fluviale avant son assimilation au Marsyas[6].

La plupart des trouvailles de Takht-i Sangin proviennent des locaux adjacents à la *cella* du temple et font partie du mobilier religieux et d'un trésor, où dominent essentiellement des objets de facture achéménide. Ces trouvailles couvrent un large éventail d'objets — près de 5000 pièces —, comprenant des offrandes, notamment de petits autels, des encensoirs, des statues en argile,

6. Paul BERNARD, «Le Marsyas d'Apamée, l'Oxus et la colonisation séleucide en Bactriane», *Studia Iranica*, XVI (1987), p. 103-15.

des ivoires, des plaquettes d'or ou de bronze décorées de représentations de donateurs ou d'animaux consacrés au temple (chameaux et chevaux), des moulages en miniature d'objets tels que des armes. La découverte du sanctuaire de l'Oxus et de son contenu permet du même coup de localiser à Takht-i Sangin le dépôt original du célèbre «trésor de l'Oxus», découvert dans la région dans les années 1870 et conservé dans une large part au British Museum[7].

Les offrandes du sanctuaire concernent dans leur ensemble un culte à images traditionnel. La forme du temple, en revanche, révèle une tradition architecturale très différente, car son plan et les vestiges de chambres à feu (*ateshgah*) identifiés par la fouille correspondent à ce que l'on s'attendrait à trouver dans des temples du feu du monde iranien.

1. Corpus des sanctuaires

La documentation à laquelle on peut se référer pour l'étude de l'architecture religieuse est très lacunaire et ne permet pas de dresser une typologie des sanctuaires, avec l'identification de prototypes achéménides et leur filiation, tant en Bactriane, qu'en Iran où l'on aurait pu s'attendre à trouver le foyer à l'origine de cette catégorie d'édifices. La plupart de ces monuments n'ont fait l'objet que de dégagements partiels, ou ne sont pas datés avec certitude. Les sources écrites n'apportent pour leur part que des témoignages ponctuels et se réfèrent à des périodes différentes de celles des découvertes archéologiques.

La faiblesse des informations archéologiques suppose que soient consultés tous les monuments susceptibles d'être mis en rapport avec les textes relatifs aux religions orientales, au zoroastrisme notamment. Le premier corpus de temples établi il y a une vingtaine d'années par Klaus Schippmann regroupe la majeure partie des monuments auxquels a pu être attribuée en Iran une fonction de type religieux[8]. Les nouvelles découvertes

---

7. Ormonde M. DALTON, *The Treasure of the Oxus : with other objects from ancient Persia and India*, London : The Trustees of the British Museum, 1905.

8. Klaus SCHIPPMANN, *Die Iranischen Feuerheiligtümer (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, 31)*, Berlin/New York : W. de Gruyter, 1971 : ce recueil admet parfois trop libéralement les identifications

en Bactriane ont suscité un réexamen général des monuments du corpus, et c'est à cette tâche qu'ont été consacrées plusieurs études récentes. Les unes portent sur les temples du feu, notamment en Iran, Susiane et Elymaïde comprises[9] ; les autres se sont concentrées sur l'architecture mésopotamienne, à laquelle sont affiliés les sanctuaires bactriens de Dil'berdžin (fig. 3) et d'Aï Khanoum (fig. 1-2). Les dernières recherches tendent cependant vers l'analyse d'ensemble de toutes les traditions architecturales iraniennes et mésopotamiennes[10]. Cette démarche répond à une problématique très large sur les relations entre la Bactriane et l'Iran occidental d'une part, entre le monde iranien et la Mésopotamie d'autre part, de l'époque achéménide jusqu'au début de notre ère. L'enjeu est de taille, puisqu'il remet en question la datation de plusieurs sanctuaires en Iran, et porte sur la réalité des premiers temples du feu et sur les traditions — iraniennes et mésopotamiennes — que l'on croit déceler dans l'architecture bactrienne de l'époque hellénistique.

Les satrapies de l'empire achéménide couvrent des aires culturelles diverses comme l'Iran occidental et oriental —

---

religieuses. Voir également le compte rendu développé de Mary BOYCE, «On the Zoroastrian Temple Cult of Fire», *Journal of the American Oriental Society*, XCV (1975), p. 454-65.

9. Rémy BOUCHARLAT, «Monuments religieux de la Perse achéménide, état des questions», in *Temples et sanctuaires (Travaux de la Maison de l'Orient, 7)*, Lyon : GIS Maison de l'Orient, 1984, p. 119-35 ; David STRONACH, «On the Evolution of the Early Iranian Fire Temple», in *Papers in Honour of Professor Mary Boyce (Acta Iranica*, 25 ; *Hommages et Opera Minora*, 11), Leiden : E. J. Brill, 1985, p. 605-27.

10. D. Stronach, «Early Iranian Fire Temple»; Lise HANNESTAD, Daniel POTTS, «Temple Architecture in the Seleucid Kingdom», in *Religion and Religious Practice in the Seleucid Kingdom*, éd. P. Bilde, T. Engberg-Pedersen *et alii (Studies in Hellenistic Civilization, 1)*, Aarhus : Aarhus Univ. Press, 1990, p. 91-123 ; Paul BERNARD, «L'Architecture religieuse de l'Asie Centrale à l'époque hellénistique», in *Akten des XIII. Internationalen Kongresses für klassische Archäologie, Berlin 1988*, Mainz am Rhein : Verl. Philipp von Zabern, 1990, p. 51-59 ; M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*. L'archéologie religieuse a fait l'objet d'un recueil d'articles : *Cultes et monuments religieux dans l'Asie Centrale préislamique*, éd. Fr. Grenet *(Publications de l'U. A. 1222 [ex URA 29], 2)*, Paris : Editions du CNRS, 1987, et d'un colloque international : *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique. Sources écrites et documents archéologiques. Actes du Colloque international du CNRS (Paris, UNESCO, 22-28 novembre 1988)*, Paris : Editions du CNRS, 1991.

Drangiane (Séistan) et Bactriane comprises —, et la Mésopotamie au sud avec ses appendices de Susiane et d'Elymaïde. Parmi les monuments les plus fréquemment étudiés figurent, pour l'Iran, Pasargades (enceinte sacrée) et Persépolis («temple des Frataraka», fig. 10), pour le Séistan Kuh-i Khwaja (fig. 7) et Dahan-i Ghulaman (fig. 6), pour la Bactriane Dil'berdžin (fig. 3), Aï Khanoum (fig. 1-2) et Takht-i Sangin (fig. 4), pour le monde mésopotamien Uruk (fig. 14), Doura-Europos (fig. 15-16), Suse (Ayadana, fig. 13), Masjid-i Solaiman (fig. 12), Bard-è Néchandeh (fig. 11).

2. *Monde iranien : Iran et Bactriane*

Schématiquement, les sanctuaires du monde iranien peuvent se classer en deux catégories : d'une part, les sanctuaires ou lieux de culte à ciel ouvert, d'autre part, les sanctuaires couverts.

La première catégorie (les sanctuaires à ciel ouvert, aires sacrées caractérisées par une enceinte) comprend des ensembles d'ascendance achéménide qui répondent aux traditions zoroastriennes, dont Hérodote s'était fait l'écho (I, 131-132) :

> Les Perses [...] n'ont pas l'usage d'élever des statues de dieux ni des temples [νηούς[11]] ni des autels. [...]. Leur coutume est de monter sur les plus hautes montagnes pour offrir des sacrifices à Zeus [i. e. Ahuramazda] [...]. Ils sacrifient au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, aux vents. Ce sont là les seuls dieux auxquels ils sacrifient de toute antiquité ; mais en outre ils ont appris, des Assyriens et des Arabes, à sacrifier aussi à Aphrodite Ourania [...]. Ils ne dressent pas d'autels, ils n'allument pas de feu quand ils doivent offrir un sacrifice ; ils n'usent ni de libations, ni de flûte, ni de bandelettes, ni d'orge sacrée [...][12].

---

11. Dans une description analogue, Strabon (*Géographie* XI, 8, 4) parle de *hiéron*: il s'agit de la notion de sanctuaire, d'aire sacrée, et ce mot ne désigne pas un temple (couvert: *naos*). Le sens est le même que chez Hérodote.

12. Trad. Ph.-E. Legrand, Paris: Les Belles Lettres, 1946; ce texte comporte un certain nombre de contradictions: ambiguïté de la notion d'«autel», de «sacrifice», difficulté de savoir si la réalité décrite est celle de l'Iran ou celle de l'Asie Mineure achéménide, etc.; voir R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 121-22.

Pour ceux dont la fonction religieuse a été bien identifiée, ces sanctuaires se caractérisent par la présence d'une ou plusieurs bases dans un enclos, comme c'est le cas à Pasargades[13], ou dans une cour cernée d'un véritable édifice, comme dans le bâtiment 3 du complexe achéménide de Dahan-i Ghulaman (fig. 6)[14]. Si l'on retient d'Hérodote que les sanctuaires iraniens se trouvaient en altitude, on pourra penser notamment à l'un des monuments d'Aï Khanoum, comme le podium de l'angle sud-est de l'acropole[15], ou celui du Nemrud dagh. Deux autres sanctuaires à terrasse pré-hellénistiques sont souvent attribués à la même tradition : ce sont les exemples — sans les temples tardifs — de Masjid-i Solaiman et de Bard-è Néchandeh[16]. Bien que ces derniers présentent des caractéristiques que l'on pourrait assimiler au type des sanctuaires achéménides ouverts, leur attribution à un culte d'origine

---

13. R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 126-27; D. Stronach, «Early Iranian Fire Temple», p. 606, 608-9: peut-être consacré au culte du feu, sur la base d'une comparaison avec les reliefs achéménides figurant le roi priant sur une plateforme devant une plateforme à feu.

14. La cour était occupée par trois bases. Umberto SCERRATO, «Excavations at Dahan-i Ghulaman (Seistan, Iran). First Preliminary Report (1962-1963)», *East and West*, NS, XVI (1966), p. 9-30; *idem*, «L'Edificio sacro di Dahan-i Ghulaman (Sistan)», in *Atti del Convegno sul tema "la Persia e il mondo greco-romano": Roma 11-14 aprile 1965*, Roma: Accademia Nazionale dei Lincei, 1966, p. 457-70; Bruno GENITO, «Dahan-i Ghulaman: una città achemenide tra centro e periferia dell'Impero», *Oriens Antiquus*, XV (1986), p. 287-317, notamment p. 293-95, 309. L'attribution à Ahura-Mazda, Mithra et Anahita ne repose cependant sur aucune donnée vérifiable: R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 132-33; M. Boyce, «On the Zoroastrian Temple Cult of Fire», p. 458; D. Stronach, «Early Iranian Fire Temple», p. 608, 610. David Stronach, *Ibidem*, p. 610-12, rappelle les relations entre le Séistan et la Bactriane par le rapprochement avec le bâtiment 2 d'Altyn 10, dans l'oasis de Bactres. La fonction de ce bâtiment, qui est orienté à l'ouest et dépourvu d'autels, était celle d'un entrepôt ou d'une trésorerie, selon un schéma que l'on trouve aussi dans le plan du bâtiment 2 de Dahan-i Ghulaman: B. Genito, «Dahan-i Ghulaman», p. 296 et 310; Viktor SARIANIDI, «Monumental Architecture of Bactria», in *De l'Indus aux Balkans, Recueil à la mémoire de Jean Deshayes*, Paris: Ed. Recherches sur les civilisations, 1985, p. 417-32, notamment p. 424, 426-28; Claude RAPIN, *Fouilles d'Aï Khanoum VIII. La trésorerie du palais hellénistique d'Aï Khanoum (MDAFA, 33)*, Paris: De Boccard, 1992, p. 275-76.

15. M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 181-83.

16. Roman GHIRSHMAN, *Terrasses sacrées de Bard-è Néchandeh et Masjid-i Solaiman : l'Iran du Sud-Ouest du VIIIe s. av. n. ère au Ve s. de n. ère (Mémoires de la Délégation archéologique en Iran, 45)*, Paris, 1976.

iranienne est maintenant mise en doute au profit des religions babyloniennes auxquelles appartiennent l'Elymaïde et la Susiane[17].

La seconde catégorie de sanctuaires — les temples couverts — concerne un nombre plus important de monuments pour lesquels on peut distinguer deux types de cultes : les cultes à images des divinités iraniennes (Ahura-Mazda, Mithra et Anahita) et le culte du feu[18]. D'après Mary Boyce, le culte du feu, conformément au zoroastrisme, pourrait avoir été la religion officielle des souverains achéménides. Parallèlement, cependant, ont coexisté — ou sont réapparus tardivement — des cultes à images, dont nous savons l'existence par le combat que mena contre eux Xerxès Ier et par la citation d'Hérodote. Selon Bérose, surtout, Artaxerxès II (404-357 av. J.-C.) éleva des statues à Anahita dans les grandes villes de son empire :

> Bèrossos, dans le troisième livre de ses «Chaldaïca» nous les représente vénérant des statues à figure humaine, après qu'Artaxerxès, fils de Darius Ochos, en eut introduit l'usage ; celui-ci érigea le premier la statue d'Aphrodite Anaïtis à Babylone, à Suse, à Ecbatane, et induisit à la vénérer les Perses, les Bactriens, Damas et Sardes.
>
> Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, V, 65

La réalité archéologique ne confirme pas ce texte. Pour la période achéménide on a en effet bien de la peine à trouver des exemples de temples ou de statues. Les plus célèbres exemples sur lesquels se sont concentrées les recherches sur les temples iraniens sont le «temple des Frataraka» de Persépolis (fig. 10)[19],

---

17. M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 44-48.

18. Sur les temples couverts voir M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 165 sq.

19. Erich F. SCHMIDT, *Persepolis I: Structures, Reliefs, Inscriptions (Oriental Institute Publications, LXVIII)*, Chicago, 1953, p. 56 ; K. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, p. 177-85, fig. 83 ; M. Boyce, «On the Zoroastrian Temple Cult of Fire», 460-461 ; R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 130-32 ; D. Stronach, «Early Iranian Fire Temple», p. 612-17, sur le complexe nord-ouest, le «Pedestal Temple», p. 616-17 ; P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 58 ; L. Hannestad, D. Potts, «Temple Architecture», p. 111-13. D. Stronach, L. Hannestad et D. Potts ne remettent pas en question la fonction religieuse du complexe nord-ouest, que le premier propose d'identifier comme un temple à Anahita. M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 116-18.

l'Ayadana de Suse (fig. 13)[20] et le complexe de Kuh-i Khwaja (fig. 7)[21]. Tous trois présentent une caractéristique commune, une salle à quatre piliers disposés en carré, entourée de locaux allongés ou d'un couloir sur trois ou quatre côtés, et communiquant avec l'extérieur par l'intermédiaire d'un portique. Les monuments de Suse et de Kuh-i Khwaja s'ouvrent par ailleurs sur une cour et possèdent deux pièces symétriques de petites dimensions de part et d'autre du portique à l'avant de la *cella*[22]. Ces exemples ont été en un premier temps attribués à l'époque achéménide en raison de leur contexte historique ou de leur éventuelle filiation architecturale. La salle à quatre colonnes autour de laquelle ils sont organisés est devenue alors une condition à l'identification de ces édifices comme temples du feu, parce qu'on y a vu le prototype des *chahar taq*, et c'est dans cette tradition que seraient venus s'inscrire en Afghanistan le sanctuaire de Surkh Kotal (fig. 8)[23], ainsi que deux autres ensembles à salle de même type, le temple parthe de Bard-è Néchandeh (fig. 11) et le temple gréco-bactrien de Takht-i Sangin (fig. 4) avec son culte du feu.

---

20. Marcel DIEULAFOY, *L'Acropole de Suse, d'après les fouilles exécutées en 1884-86*, Paris : Hachette, 1893 ; K. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, p. 266-74, fig. 38 et 83 ; R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 126, 128-30 ; D. Stronach, «Early Iranian Fire Temple», p. 611, 619-22 (IIe siècle av. J.-C.); P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 58 ; L. Hannestad, D. Potts, «Temple Architecture», p. 114-15 ; M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 38-39.

21. Giorgio GULLINI, *Architettura iranica dagli Achemenidi ai Sasanidi : il "palazzo" di Kuh-i Khwagia, Seistan*, Torino : Einaudi, 1964 ; K. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, p. 56-70, fig. 83 ; M. Boyce, «On the Zoroastrian Temple Cult of Fire», 458 ; R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 129-30 ; D. Stronach, «Early Iranian Fire Temple», p. 618-19 ; P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 58 ; L. Hannestad, D. Potts, «Temple Architecture», p. 112-13. P. Bernard et D. Stronach émettent des doutes sur la datation achéménide. M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 149-51.

22. Ils ressemblent étroitement à un temple du feu nabatéen (Sahr) : K. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, p. 481-83 ; R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 128-29 ; ici fig. 18. Précisons cependant que le culte du feu pratiqué dans ce temple est différent du culte iranien.

23. K. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, p. 492-96, fig. 81 et 83. Daniel SCHLUMBERGER, Marc LE BERRE, Gérard FUSSMAN, *Surkh Kotal en Bactriane (MDAFA, 25)*, Paris : De Boccard, 1983. Voir aussi Rémy BOUCHARLAT, «Chahar Taq et temple du feu sasanide : quelques remarques», in *De l'Indus aux Balkans*, p. 461-78.

Cette hypothèse, qui repose sur une caractéristique commune à première vue incontestable, est cependant fortement remise en question actuellement. Nous ne connaissons dans les sanctuaires d'époque achéménide aucun temple, *a fortiori* du feu, puisque les monuments de Persépolis, de Suse et de Kuh-i Khwaja sont plus tardifs. L'Ayadana de Suse (fig. 13) pourrait ne pas avoir été un temple mais une luxueuse résidence comparable aux grandes maisons d'Aï Khanoum[24]. L'identification du «temple des Frataraka» est également remise en cause[25]. D'autre part, chaque monument relève d'un contexte culturel différent, avec une organisation architecturale qui lui est particulière. De la Syrie au monde iranien, de la Susiane à la Bactriane, la présence d'une salle à quatre colonnes ne saurait être la preuve d'une fonction cultuelle. On en veut pour preuve les exemples manifestement civils des palais parthes d'Assur[26] et, peut-être, de Nippur[27]. Avant la période sassanide, la salle à quatre colonnes ne semble en fait attestée dans sa fonction religieuse qu'en Bactriane, à partir des exemples uniques de Takht-i Sangin (fig. 4) pour l'époque hellénistique et de Surkh Kotal pour l'époque kushane (fig. 8).

---

24. Henri-Paul FRANCFORT, «Le Plan des maisons gréco-bactriennes et le problème des structures de "type megaron" en Asie Centrale et en Iran», in *Le Plateau Iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques, Paris, 22-24 mars 1976 (Colloques internationaux du CNRS, n° 567)*, Paris, 1977, p. 267-80, notamment p. 279-80; Guy LECUYOT, «Aï Khanoum : l'habitat», in *Gorodskaja Kul'tura Baktrii-Toxaristana i Sogda, Antičnost', Rannee Srednevekov'e, Materialy Sovetsko-Francuzskogo Kollokviuma (Samarkand, 1986)* («La culture urbaine de la Bactriane-Tokharistan et de la Sogdiane, Antiquité, Moyen Age : Matériaux du Colloque soviéto-français [Samarcand, 1986]»), Taškent, 1987, p. 59-67 (en russe); R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 126, 128-30; P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 58. M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 38-39. D. Stronach, L. Hannestad et D. Potts ne remettent pas en question la fonction religieuse du monument.

25. P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 58; M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 116-118.

26. D. Stronach, «Early Iranian Fire Temple», p. 626.

27. Clarence S. FISHER, «The Mycenaean Palace at Nippur», *American Journal of Archaeology* , VIII (1904), p. 403-32 : la présence des colonnes de la salle à quatre piliers est hypothétique ; Allan MARQUAND, «The Palace at Nippur, not Mycenaean but Hellenistic», *American Journal of Archaeology*, IX (1905), p. 7-10.

En Iran même seuls sont vraiment datés de l'époque achéménide des sites cultuels à ciel ouvert, tel celui de Dahan-i Ghulaman (fig. 6). Contrairement au témoignage des sources littéraires, il n'existe actuellement aucun édifice couvert auquel on puisse attribuer pour cette période un culte du feu ou des images. Les sanctuaires à temples ont sans doute existé dès l'époque achéménide, mais rien ne permet de savoir quelle forme architecturale avaient les bâtiments au IIIe et au IIe siècles av. J.-C., à l'époque où Antiochos III et Antiochos IV les pillèrent[28].

L'étude des traditions architecturales religieuses en Bactriane repose de ce fait sur des connaissances extrêmement lacunaires. Qu'il y ait eu en Iran des prototypes auxquels seraient apparentés certains monuments gréco-bactriens ne fait aucun doute, comme l'attestent les maisons et la trésorerie d'Aï Khanoum[29]. Cependant, le palais de cette cité illustre une organisation générale qui n'est pas celle des ensembles iraniens, mais une synthèse de traditions multiples. En effet, dans les capitales iraniennes de Persépolis, Pasargades, dans les cités achéménides centre-asiatiques de Dahan-i Ghulaman et d'Altyn 10, ainsi que dans la capitale parthe de Nisa, les palais sont constitués d'édifices indépendants juxtaposés les uns aux autres. Le palais d'Aï Khanoum est en revanche composé d'édifices étroitement imbriqués et reliés entre eux par un système complexe de corridors, qui s'inspire plutôt de l'organisation intérieure des palais de l'aire mésopotamienne, comme celui de Suse[30].

Aï Khanoum. En ce qui concerne leur architecture, les cinq monuments de type religieux découverts à Aï Khanoum relèvent de trois traditions culturelles différentes[31]. Le temple à niches

---

28. M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 40-41 : sur les pillages des temples de Bel par Antiochos III en 187 (Bard-è Néchandeh ?) et de Nanaia par Antiochos IV en 164 (Shami ?).

29. Paul BERNARD, «Les Traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne», *Journal Asiatique*, 1976, p. 245-75 ; H.-P. Francfort, «Le Plan des maisons gréco-bactriennes».

30. Jean PERROT, «L'Architecture militaire et palatiale des Achéménides à Suse», in *150 Jahre. Deutsches Archäologisches Institut 1829-1979. Festveranstaltungen und Internationales Kolloquium 17.-22. April 1979 in Berlin*, Mainz, 1981, p. 79-94.

31. Susan B. DOWNEY, «Regional Variation in Parthian Religious Architecture», *Mesopotamia*, XXII (1987), p. 29-55 ; *idem*, *Mesopotamian Religious Architecture, Alexander through the Parthians*, Princeton : Princeton Univ. Press, 1988.

indentées (fig. 1)[32] et le temple hors-les-murs (fig. 2)[33] présentent des affinités avec le monde mésopotamien, le podium de l'Acropole appartient à une tradition iranienne[34], et les mausolées répondent aux canons classiques grecs conformes au culte officiel des Séleucides[35]. Sans entrer dans le détail du plan des bâtiments du premier groupe, il nous paraît ici important d'insister sur un aspect de leur organisation interne : la position des sacristies par rapport aux *cellae*. La présence des trésors et des objets du culte dans les temples devait jouer un rôle non négligeable dans la gestion du sanctuaire. On ne peut donc exclure que la localisation du trésor sacré dans le temple reflète le rapport de propriété des richesses entre le dieu et les officiants.

A Aï Khanoum, le temple à niches indentées est centré sur la *cella* précédée d'un large *pronaos* (fig. 1). De part et d'autre de la *cella*, s'ouvrent deux sacristies qui ont probablement fait office de dépôt pour les objets du culte et le trésor sacré en totalité ou en partie.

Dil'berdžin. Dans son état original, l'édifice de Dil'berdžin (oasis de Bactres) offre une organisation analogue (fig. 3) : la *cella* s'ouvre par deux portes latérales sur un étroit couloir péri-

---

32. Paul BERNARD, «Quatrième Campagne de fouilles à Aï Khanoum (Bactriane)», *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (CRAI)* 1969, p. 327-354; *idem*, «Campagne de fouilles 1969 à Aï Khanoum en Afghanistan», *CRAI* 1970, p. 317-47; *idem*, «La Campagne de fouilles de 1970 à Aï Khanoum (Afghanistan)», *CRAI* 1971, p. 414-31; *idem*, «Fouilles de Aï Khanoum (Afghanistan), campagnes de 1972 et 1973», *CRAI* 1974, p. 294-98; *idem*, «L'Architecture religieuse», p. 51-53; M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 165-171.

33. Paul BERNARD, *CRAI* 1974, p. 287-289; *idem*, «Campagne de fouilles 1975 à Aï Khanoum (Afghanistan)», *CRAI* 1976, p. 303-307; *idem*, «L'Architecture religieuse», p. 53-54; M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 165-171.

34. P. Bernard, *CRAI* 1976, p. 306-7; *idem*, «L'Architecture religieuse», p. 54.

35. Paul BERNARD, Marc LE BERRE, Rolf STUCKI, «Architecture. Le téménos de Kinéas», dans *Fouilles d'Aï Khanoum I (MDAFA, 21)*, Paris : Klincksieck, 1973, p. 85-102; Paul BERNARD, «Deuxième campagne de fouilles d'Aï Khanoum en Bactriane», *CRAI* 1967, p. 310-12; *idem*, «Campagne de fouilles 1974 à Aï Khanoum (Afghanistan)», *CRAI* 1975, p. 180-189; Henri-Paul FRANCFORT, Jean-Claude LIGER, «L'héroon au caveau de pierre», *BEFEO*, LXIII (1976), p. 25-39, pl. 3-5, 11-14; M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 189. L. Hannestad, D. Potts, «Temple Architecture», p. 98-101.

phérique que l'on pourrait identifier comme les magasins du trésor sacré[36]. Le débouché de ce couloir directement dans la *cella* exclut par conséquent que l'on reconstitue un culte fondé sur un rite de *circumambulatio*. La *cella* s'ouvre directement dans la cour du temple, selon une tradition que l'on observe également dans le temple hors-les-murs d'Aï Khanoum. Deux chapelles, dont nous connaissons un parallèle à peu près identique à Takht-i Sangin, s'avançaient vers l'avant de part et d'autre de l'accès à la *cella*[37].

Takht-i Sangin. Malgré la complexité de son plan en forme de fer à cheval, comme à Dil'berdžin, l'édifice de Takht-i Sangin partage l'essentiel de son organisation interne avec les deux exemples précédents (fig. 4). La salle centrale (N), s'ouvre sur la cour par l'intermédiaire d'un porche et communique directement avec deux sacristies latérales. A l'arrière, ces dernières conduisent à deux magasins allongés où reposait le trésor sacré. Les ailes du bâtiment qui se détachent de part et d'autre du porche forment avec les corps du bâtiment un plan unitaire que l'architecte avait projeté sans aucun doute dès la conception de l'ensemble. Ces ailes abritaient les *ateshgah* (F), locaux destinés à l'entretien d'un feu perpétuel que l'on ne transportait dans la *cella* principale qu'à l'occasion des cérémonies religieuses. Chacune de ces deux annexes est une réplique, en réduction et tournée de 90°, du bloc central du monument. La salle du feu et les deux locaux annexes de l'aile gauche reflètent le plan de la moitié gauche du bâtiment central, avec la *cella*, la sacristie gauche et le magasin plaqué à l'arrière. L'aile droite est disposée, symétriquement, de façon analogue. Le plan du temple ne diffère donc pas fondamentalement de celui des autres monuments gréco-bactriens, si ce n'est par ses adjonctions latérales qui répondaient aux exigences du culte du feu.

---

36. Irina T. KRUGLIKOVA, «Les Fouilles de la mission archéologique soviéto-afghane sur le site gréco-kushan de Dilberdjin en Bactriane», *CRAI* 1977, p. 407-27; *idem*, *Dil'berdžin. Xram Dioskurov. Materialy sovetsko-afganskoj arxeologičeskoj èkspedicii* («Dil'berdžin. Temple des Dioscures. Matériaux de l'expédition archéologique afghano-soviétique»), Moskva, 1986, p. 6-34. Compte rendu de Paul Bernard, in *Abstracta Iranica*, X (1987), n° 189; P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 55-56; M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 172-73.

37. On en trouve peut-être la survivance, sous une forme adaptée, dans les niches encadrant l'accès à la *cella* des temples de Pendžikent (ici fig. 9).

La communication directe entre la *cella* et les sacristies relève de la même tradition que celle d'Aï Khanoum, mais le fait que des locaux allongés l'enveloppent sur trois côtés rappelle plus précisément l'organisation de Dil'berdžin. Cette organisation ne se rencontre qu'en Bactriane. Il paraît en effet exclu de tirer un parallèle réel avec les couloirs ou locaux allongés enveloppant le noyau du monument de Kuh-i Khwaja (fig. 7), puisque, dans ce cas, les locaux ne communiquent par directement avec la salle centrale[38]. Dans le cas de Suse le caractère religieux du bâtiment est notamment remis en cause par la présence d'une porte supplémentaire à l'arrière, comme le prouve la présence d'une rampe, que matérialise le tracé des courbes de niveau dressé dans le plan de M. Dieulafoy. Parmi les exemples iraniens, seul le «temple des Frataraka» de Persépolis (fig. 10), dont le rôle religieux n'est d'ailleurs pas vraiment assuré au moment de la construction de l'édifice, présente une salle carrée (N) semblablement enveloppée de locaux. Donc aucun des exemples à corridor enveloppant ouvrant sur l'extérieur n'est sûrement identifiable comme temple.

3. Monde mésopotamien

Ainsi que l'ont noté la plupart des chercheurs, l'origine la plus vraisemblable du schéma des temples gréco-bactriens appartient à l'aire mésopotamienne comme l'illustrent le sanctuaire d'Anu-Antum du Bit rēš à Uruk (fig. 14), les temples parthes du IIe s. av. J.-C. de Bard-è Néchandeh (fig. 11) et de Masjid-i Solaiman (fig. 12), ainsi que certains temples plus tardifs de Doura-Europos (fig. 15-16). Tous sont construits sur le schéma d'une *cella* (N) précédée d'un *pronaos* (P) et de sacristies latérales (S). La position de ces dernières varie cependant d'un cas à l'autre. Au sanctuaire d'Anu-Antum à *Uruk* (milieu du IIIe s. av. J.-C., fig. 14)[39], chacune des deux *cellae* (N) qui communiquent entre

38. Si le monument de Kuh-i Khwaja est bien un temple, on notera qu'à l'origine la *cella* n'est probablement pas la salle à quatre colonnes, mais le local oblong à l'arrière qui serait devenu l'*ateshgah* à l'époque sassanide.

39. S. B. Downey, *Mesopotamian Religious Architecture*, p. 20 sq., notamment fig. 5 ; L. Hannestad, D. Potts, «Temple Architecture», p. 106-8.

elles par l'intermédiaire d'une salle ou d'une sacristie, s'ouvrent à l'avant sur un *pronaos* (P), mais les locaux annexes (S) ne sont accessibles que depuis ce dernier. Le temple parthe de *Bard-è Néchandeh*[40] possède une salle à quatre colonnes, dans laquelle s'ouvrent trois pièces, une à l'arrière et deux sur les côtés latéraux (fig. 11). Cette salle a été identifiée comme *cella* par R. Ghirshman, mais, à l'analyse du plan, cette hypothèse est à notre avis difficile à soutenir. Les murs porteurs de l'édifice encadrent plutôt la pièce en retrait (N), laquelle devrait être le véritable *naos*. La salle hypostyle antérieure (P) pourrait être le *pronaos*, ou un porche, si l'on admet que la présence d'un mur côté cour n'est pas assuré pour l'état le plus ancien. Dans ce cas, les sacristies (S) communiqueraient non avec la *cella*, mais avec la salle antérieure. Bien que le plan soit différent — le *naos* et le *pronaos* y sont dédoublés —, les sacristies ou locaux annexes du temple de *Masjid-i Solaiman* ne communiquent qu'avec la cour du temple (fig. 12)[41].

Alors que les premiers exemples sont généralement caractérisés par l'absence d'une communication directe entre les sacristies et les *cellae*, une série de temples offrent à *Doura-Europos* une organisation dont la parenté avec les temples gréco-bactriens, notamment ceux d'Aï Khanoum, est particulièrement frappante. Bien qu'ils soient de construction plus tardive, les temples d'Artémis (fig. 15)[42] et de Zeus Mégistos (fig. 16)[43] présentent avec le temple à niches indentées (fig. 1) pour le premier et avec le temple hors-les-murs (fig. 2) pour le second des ressemblances qui ne sont peut-être pas le fruit du hasard : dans le schéma *naos-pronaos* du temple d'Artémis, les sacristies

---

40. K. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, p. 251-58, fig. 37; P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 58; S. B. Downey, *Mesopotamian Religious Architecture*, p. 134-36, fig. 58; L. Hannestad, D. Potts, «Temple Architecture», p. 113-115.

41. S. B. Downey, *Mesopotamian Religious Architecture*, p. 131-134, fig. 56.

42. *Idem*, p. 76-130, notamment fig. 39; P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 51-52.

43. S. B. Downey, *Mesopotamian Religious Architecture*, p. 81; P. Bernard, «L'Architecture religieuse», p. 51-52; L. Hannestad, D. Potts, «Temple Architecture», p. 104-5. Il faut noter que le plan du bâtiment est très hypothétique.

dépendent de la *cella* selon une organisation interne identique à celle des temples gréco-bactriens[44].

Les affinités entre la Mésopotamie et la Bactriane ne sont pas fortuites. Elles trouvent une preuve supplémentaire dans la découverte, au temple à niches indentées d'Aï Khanoum et dans celui de Takht-i Sangin, de plaques en argent représentant Cybèle, dans un traitement iconographique qui doit beaucoup au culte mésopotamien d'Ishtar[45]. Nous ignorons comment et quand ces influences ont passé en Asie Centrale. Pour ce que nous en savons, l'architecture de la Bactriane et de la Drangiane à l'époque achéménide reflète une tradition de type fondamentalement iranien, totalement étranger à la Mésopotamie. Le palais d'Aï Khanoum et les sanctuaires gréco-bactriens montrent en revanche qu'à une date inconnue la Bactriane vécut des changements profonds dans ses manifestations architecturales. Rien ne permet de savoir si ce phénomène se situe sous les Séleucides ou s'il avait déja débuté sous les Achéménides. L'introduction sous Artaxerxès II des statues de culte d'Anahita en Bactriane est peut-être une réponse à cette question, mais les monuments qui pourraient confirmer ce changement d'orientation avant Alexandre font totalement défaut. Le laps de temps séparant le règne d'Artaxerxès II et l'incendie de Persépolis est probablement trop bref pour que de nouvelles traditions architecturales aient eu l'occasion de s'imposer en Iran et en Asie Centrale face aux grands ensembles achéménides. La question du syncrétisme qui se manifeste en Asie Centrale après la conquête grecque sera ouverte aussi longtemps que la documentation iranienne restera si lacunaire pour le IVe s. av. J.-C.

---

44. Cette parenté formelle avec des édifices mésopotamiens n'est pas un cas isolé. Un bâtiment d'époque parthe tardive découvert à Abu Qubur, en Iraq, présente un plan général identique à celui de la maison sud d'Aï Khanoum (H. Gasche et G. Lecuyot, études en cours de préparation). L'écart chronologique de trois siècles qui sépare ces deux constructions exclut une relation directe, mais il n'est pas interdit de supposer que les Parthes aient joué un rôle dans la transmission d'une tradition architecturalement vivace, mais non connue archéologiquement, dans l'ensemble de l'aire iranienne.

45. H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III*, p. 93-104, pl. XLI; I.R. Pičikjan, *Kul'tura Baktrii*, p. 103-4, fig. 19.

4. Conclusions

Dès la conquête, l'assise des Grecs ne pouvait se faire que sur un syncrétisme entre leur panthéon et les dieux orientaux. Seule manifestation du culte purement méditerranéen : la religion officielle transmise par l'intermédiaire des monnaies[46] et des monuments comme les mausolées d'Aï Khanoum. Le plan purement classique de ces derniers reflète bien leur origine : il n'y avait aucune raison de conférer un aspect oriental à ces mausolées, car ne devaient pas y reposer des dieux orientaux, mais des individus d'origine grecque et représentants du pouvoir officiel grec.

Le bouddhisme, quant à lui, ne joua pas de rôle véritable avant la fin de l'époque hellénistique. Sa diffusion dans les territoires grecs du sud de l'Hindu Kush avait bien commencé vers le milieu du IIIe s. av. J.-C., comme en témoignent à Kandahar les célèbres édits en langue grecque du roi indien Aśoka[47]. Ces régions ont connu une indianisation très active dans le courant du IIe s., notamment sous le règne du souverain indo-grec Ménandre (155-130), mais les influences religieuses indiennes ne parvinrent vers l'Oxus qu'avec la consolidation de l'empire kushan, probablement quand se diffusa, inspirée par les Grecs, la représentation sous forme humaine du Bouddha. De nombreux sanctuaires apparurent alors en Asie Centrale, qui appartiennent à une tradition fondamentalement différente de celles du monde gréco-iranien, dans un syncrétisme qui réunit toutes ensembles influences indiennes, iraniennes et grecques[48].

L'apparition de temples couverts dans le monde iranien à l'époque hellénistique — ou même avant, vers la fin de l'époque achéménide — reflète un changement fondamental des cultes : elle signifie qu'un nouveau rituel s'installe aux côtés de la religion aniconique officielle de la haute époque achéménide[49]

---

46. M. Boyce, Fr. Grenet, *A History of Zoroastrianism III*, p. 160.

47. *Idem*, p. 125-49.

48. C'est le cas, par exemple, à Dil'berdžin, dans les états tardifs. Voir aussi notamment D. Schlumberger, M. Le Berre, G. Fussman, *Surkh Kotal en Bactriane*, p. 148-52 ; Boris Ja. STAVISKIJ, «Le Problème des liens entre le bouddhisme bactrien, le zoroastrisme et les cultes mazdéens locaux à la lumière des fouilles de Kara-tepe sur le site de l'antique Termez (Ouzbékistan)», in *Cultes et monuments religieux*, p. 47-51, pl. 26-28.

49. Pour la période qui va de l'âge du bronze à l'époque parthe et kushane, il faut souligner qu'en Iran et en Asie Centrale, contrairement à la

au profit d'un culte des idoles, et que dès lors il fallait protéger la statue du dieu par un toit[50]. Hormis les lieux de cultes domestiques, l'Iran ne connaissait probablement pas d'édifices couverts. Il n'est donc pas exclu que les premiers temples construits se soient inspirés des traditions mésopotamiennes du sud de l'empire. Celles-ci pourraient être arrivées avec le culte d'Anahita, qui avait beaucoup emprunté à celui de la grande déesse babylonienne.

Bien que le schéma de base des temples couverts soit d'inspiration mésopotamienne, l'existence d'un lien privilégié entre les sacristies et la *cella* répond à une exigence typiquement bactrienne[51], qu'on ne trouve apparemment pas en Mésopotamie avant l'époque parthe. Dans ce contexte on peut cependant, en règle générale, exclure l'hypothèse d'un temple zoroastrien quand il y a relation directe entre *cella* et sacristies. La présence d'une salle à quatre colonnes n'est surtout pas un argument pour identifier la *cella* d'un temple, encore moins celle d'un temple du feu. De même, l'existence d'un système de *circumambulatio*, quand elle est indubitable, doit être nuancée, car elle n'est pas vraiment attestée en Mésopotamie[52], en Iran et en Bactriane avant la fin de l'époque hellénistique. Dans les phases les plus anciennes on ne l'observe notamment que dans l'aire occidentale, au temple nabatéen de Sahr (fig. 18, ci-dessus note 22), au temple du feu de Hatra (fig. 17)[53], et dans l'aire indienne ou

---

Mésopotamie, on ne trouve que peu de figurines votives en terre cuite ou en os (figurines féminines ou de cavaliers). Selon G. A. Pugačenkova et Fr. Grenet, cette absence de figurines, surtout à l'époque achéménide, pourrait être due aux tendances aniconiques du zoroastrisme ancien. A l'époque hellénistique les figurines ne sont pas utilisées, à la différence des représentations sur pierre ou argent. On notera aussi que les portraits de donateurs en argile non cuite constituent la majorité des sculptures. La coexistence avec le podium iranien de l'Acropole d'Aï Khanoum est représentative de la continuation de cultes iraniens anciens.

50. Dans la sculpture gréco-bactrienne la statuaire fait largement appel à des matériaux fragiles comme l'argile crue ou le bois (bois enveloppé de feuille d'argent).

51. Peut-être aussi iranienne, si l'on admet que le monument de Persépolis est bien un temple.

52. Dans les sanctuaires d'Uruk (Bit rēš) et de Masjid-i Solaiman les couloirs sont des lieux de passage ou des promenoirs, parfois longés de banquettes, qui n'étaient pas conçus pour un rite de *circumambulatio* autour de la *cella*.

53. K. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, p. 489-91, fig. 79 et 83.

indianisée, à Taxila (temple de Jandial, fig. 19)[54], à Dil'berdžin (IIIe état quand le temple passe à un culte indianisé), à Surkh Kotal (temple A, fig. 8)[55] et à Pendžikent (fig. 9). Cette organisation, où l'on éloigne du *naos* toute construction spécifique pour le trésor ou le dépôt d'objets cultuels ou votifs, confère au dieu un statut abstrait et symbolique auparavant inconnu dans le monde classique.

Hormis les sanctuaires préachéménides[56], seuls les sanctuaires de l'Oxus et de Surkh Kotal en Bactriane, ainsi que des temples iraniens de Lydie décrits par Pausanias (V, 27, 5-6), connaissent, avant la fin de l'époque parthe, des installations pour le culte du feu; ce dernier n'est cependant pas véritablement le culte central. A Takht-i Sangin et dans le cas du temple I de Pendžikent, le feu perpétuel brûle dans des locaux annexes, car il coexiste dans la *cella* avec des cultes à images[57]. Ce n'est qu'en Iran, à l'époque sassanide, que le feu se déplace dans la *cella* du temple, où il

---

54. John H. MARSHALL, *Taxila. An illustrated account of archaeological excavations [...] between the years 1913 and 1934*, Cambridge: Univ. Press, 1951, p. 222-229, pl. 44; K. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, p. 487-489, fig. 78 et 83. Notons que rien ne prouve qu'il y ait eu un culte zoroastrien dans ce temple. L'orientation plein sud de la construction renvoie à une tradition différente de celle de l'Iran, où tous les temples s'ouvrent à l'est, au nord-est ou au sud-est.

55. Le couloir autour de la *cella* n'a pas existé longtemps comme tel, car très tôt après la construction du temple il a été transformé en dépôts par la construction de cloisons: D. Schlumberger, M. Le Berre, G. Fussman, *Surkh Kotal en Bactriane*, p. 26; D. Stronach, «Early Iranian Fire Temple», p. 611.

56. Complexe de Nush-i Djan en Médie datant du VIIIe s. av. J.-C.: R. Boucharlat, «Monuments religieux», p. 122-124. Pour la Bactriane voir A. ASKAROV, T. SHIRINOV, «Le Temple du feu de Džarkutan, le plus ancien centre cultuel de la Bactriane septentrionale», in *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique*, 1991, p. 129-36, pl. 52-57.

57. Sur des monuments considérés comme temples du feu en Sogdiane — Kurgan-tepe, Erkurgan, Samarkand, etc. — voir Galina A. PUGACHENKOVA, «Un Temple du feu dans le "grand Soghd"», in *Cultes et monuments religieux*, p. 53-61, pl. 29-31. Margarita I. FILANOVICH, «K Tipologii rannesrednevekovyx svjatilišč ognja Sogda i Čača» («Sur la Typologie des sanctuaires du feu de Sogdiane et du Chach au Haut Moyen Age»), in *Gorodskaja Kul'tura Baktrii-Toxaristana i Sogda*, p. 148-156. Sur la rareté des temples du feu: G. A. Pugachenkova, *loc. cit.*, p. 60. A Samarkand, sur le site d'Afrasyab, des vestiges de ce qui pourrait être le temple principal de la cité à l'époque préislamique ont été identifiés sous la grande mosquée lors des fouilles récentes entreprises par Hassan Axunbabaiev et Frantz Grenet dans le cadre de la mission archéologique franco-ouzbèke de

prend la place de la statue du culte[58]. Le phénomène du culte uniquement consacré au feu s'était peut-être amorcé sous les Parthes au Ier s. ap. J.-C.[59], mais il n'atteint pas l'Asie Centrale[60]. Le cas du temple B de Surkh Kotal[61] est l'exception qui confirme la règle puisque ce temple, construit à côté de l'ancien temple dynastique abandonné, date de l'époque kushano-sassanide.

En conclusion, dans le corpus des temples antiques, le feu comme objet de culte n'apparaît pas nécessairement dans un contexte zoroastrien. Il ne constitue en fait que la minorité des cas recensés, car il coexistait avec un grand nombre de cultes à images. On en a pour preuve le fait que dans chacun des sanctuaires que l'on a explorés en Asie Centrale est attestée une divinité différente : l'Oxus et le feu à Takht-i Sangin, Athéna-Arštāt à Dil'berdžin, Zeus-Mithra à Aï Khanoum, pour les cas les mieux documentés[62]. La parenté entre ces sanctuaires se traduit par le caractère fondamentalement iconique des cultes et par l'origine commune du plan architectural[63].

CLAUDE RAPIN

Samarkand. Certains des éléments du plan mis en évidence datent de la basse antiquité. Ils comportent notamment une terrasse dallée de briques crues qui, au haut moyen-âge, a été intégrée dans les limites d'une enceinte monumentale (*CRAI*, à paraître). A Pajkend, près de Bukhara, Grigorij Semionov a récemment dégagé un monument dont le schéma est celui du *chahar tag* iranien ; un culte du feu pourrait y avoir été pratiqué déjà avant le VIe siècle de notre ère (lettre du 12 nov. 1992).

58. Voir Mary BOYCE, «Iconoclasm among the Zoroastrians», in *Christianity, Judaism and Other Greco-Roman Cults (Studies in Judaism in Late Antiquity, 12)*, éd. J. Neusner, Leiden, 1975, t. 4, p. 94-111 ; *idem*, «On the Zoroastrian Temple Cult of Fire», p. 454-65. Selon les théories de P. G. Kreyenbroek le culte iranien de l'époque sassanide résulte du déplacement du feu communautaire du palais du chef local vers le temple.

59. Sur les monnaies du roi parthe Vologèse l'autel du feu remplace la statue divine à la grecque.

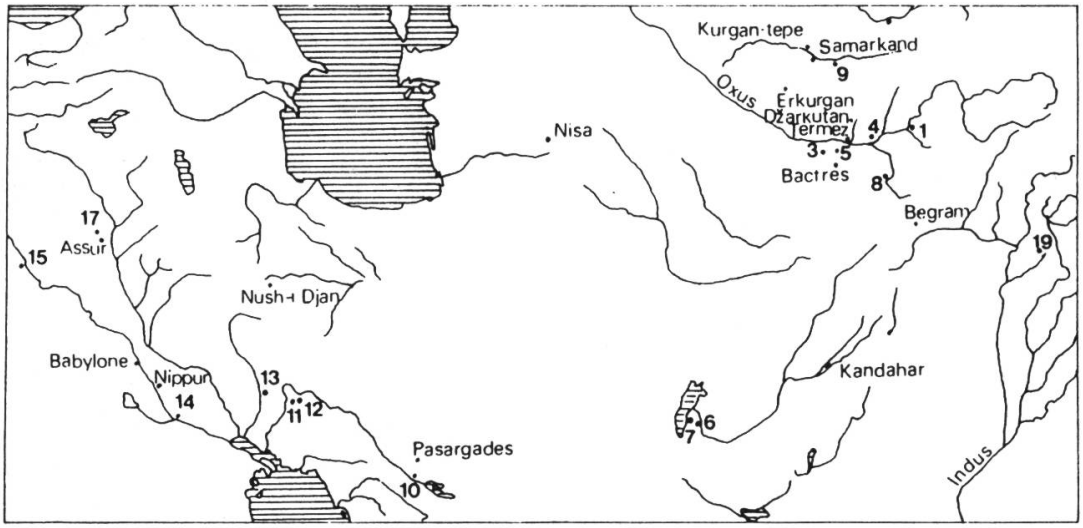
60. Valentin ŠKODA, «Le culte du feu dans les sanctuaires de Pendžikent», in *Cultes et monuments religieux*, p. 63-72, pl. 32-39 ; *idem*, «K Rekonstrukcii rituala v sogdijskom xrame» («Sur la Reconstruction du culte dans le temple sogdien»), *Archív Orientální*, LVIII (1990), p. 147-51.

61. D. Schlumberger, M. Le Berre, G. Fussman, *Surkh Kotal en Bactriane*, p. 46-47, 144-47, pl. XXXVI.

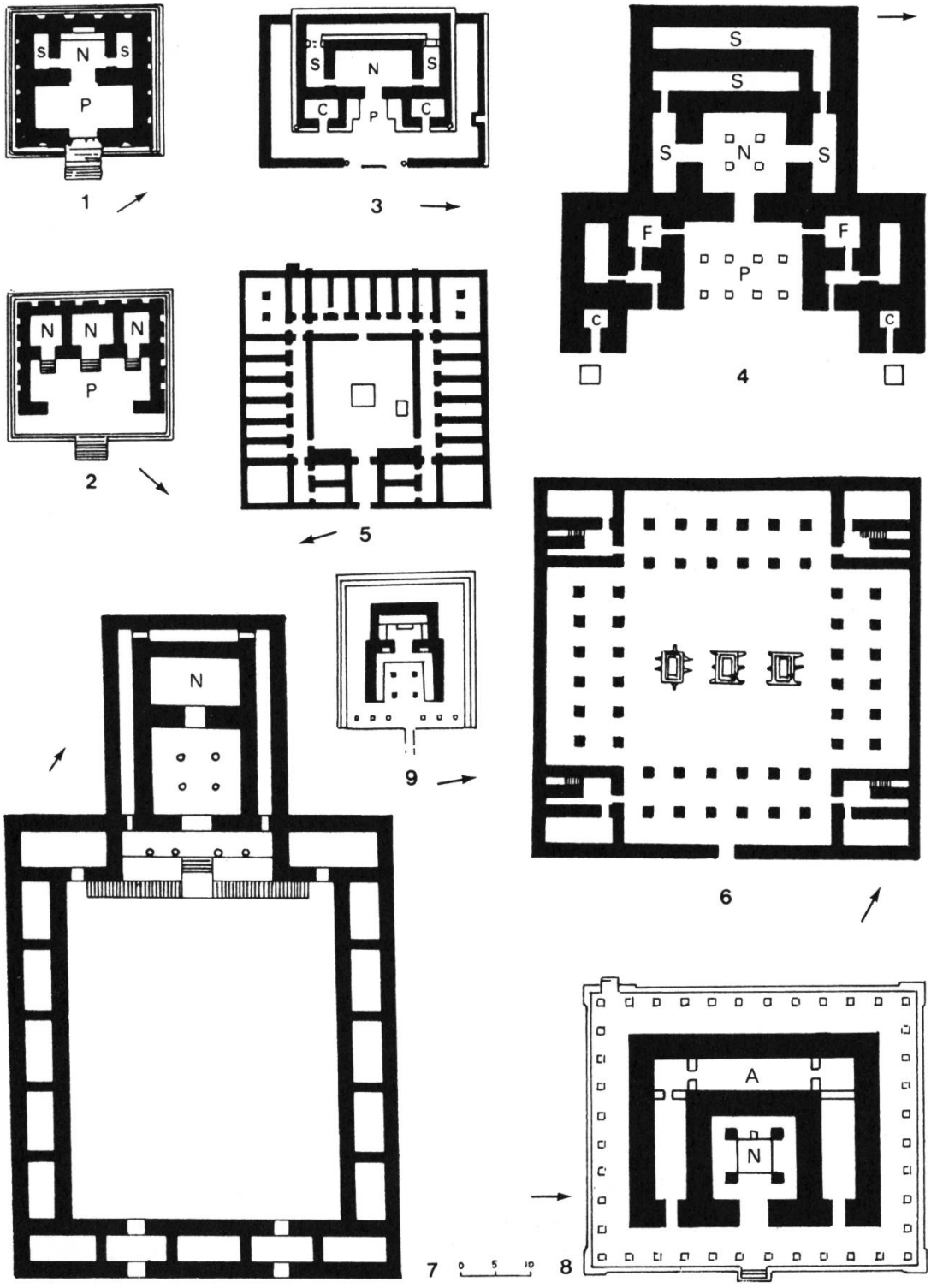
62. En chapelle secondaire : le culte principal, dans une phase non datée, était consacré à Śiva-Vayu : Frantz GRENET, «L'Athéna de Dil'berdžin», in *Cultes et monuments religieux*, p. 41-45 ; *idem*, «Mithra au temple principal d'Aï Khanoum ?», in *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique*, 1991, p. 147-151, pl. 58-60.

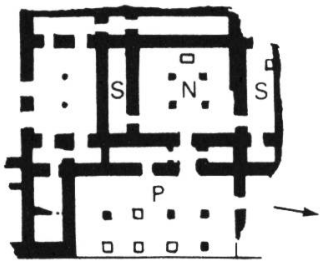
CARTE DE RÉPARTITION DES SITES MENTIONNÉS, DU MONDE MÉSOPOTAMIEN À L'INDE

La numérotation correspondant aux sites coïncide avec celle des 19 plans de monuments ci-joints.

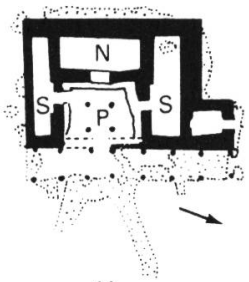


63. L'orientation des temples est également liée au type de culte : à Aï Khanoum il semble que le temple à niches indentées soit orienté sur le soleil levant (au moment où le soleil apparaît derrière l'acropole, probablement au solstice d'hiver), le temple hors-les-murs est peut-être orienté sur le soleil levant du solstice d'été, mais le podium iranisant sur l'acropole est, comme à Surkh Kotal, orienté sur les points cardinaux (recherche en cours par I. Pogosova, Taškent).

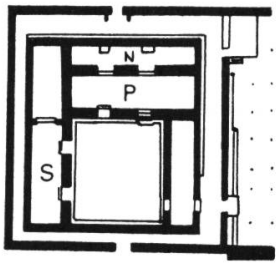

S
N
S
P
1
S
S
N
S
C
P
C
3
S
S
S
N
S
F
F
P
C
C
4
N
N
N
P
2
5
N
9
6
A
N
7
0 5 10
8



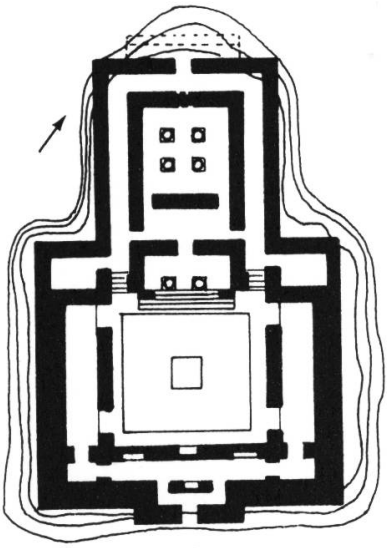
10



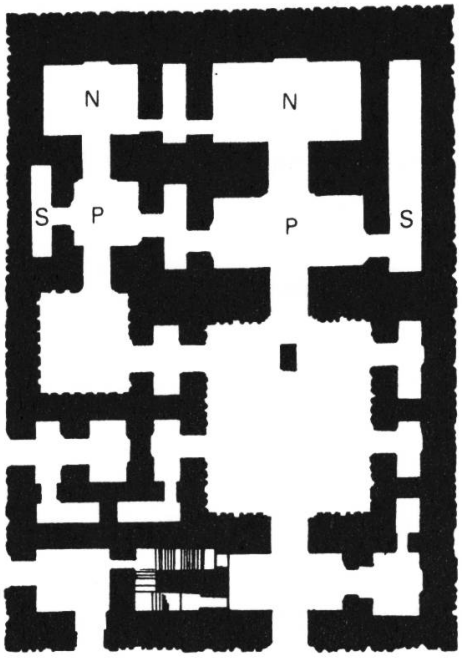
11



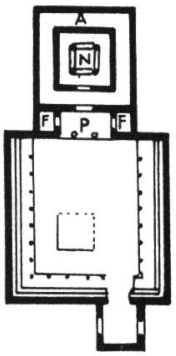
12



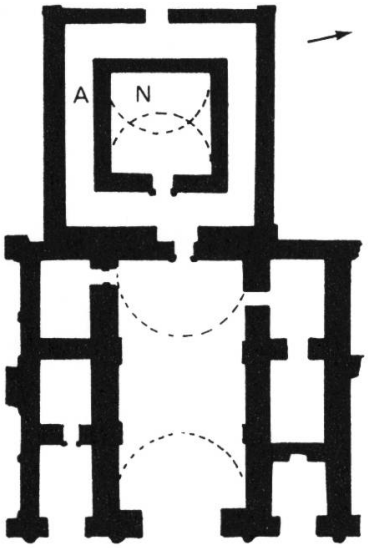
13



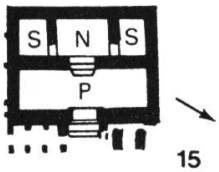
14



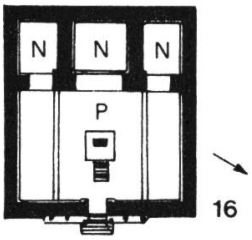
18



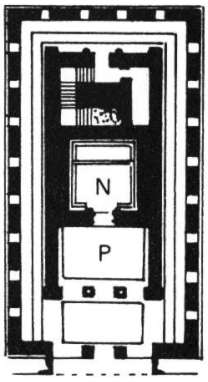
17



15



16



19

LISTE DES FIGURES

1. Aï Khanoum, temple à niches indentées.
2. Aï Khanoum, temple hors-les-murs, premier état.
3. Dil'berdžin.
4. Takht-i Sangin.
5. Altyn 10, bâtiment 2 (magasins ou trésorerie).
6. Dahan-i Ghulaman, bâtiment 3 (sanctuaire non couvert).
7. Kuh-i Khwaja.
8. Surkh Kotal, temple A.
9. Pendžikent, temple I.
10. Persépolis, «temple des Frataraka».
11. Bard-è Néchandeh.
12. Masjid-i Solaiman.
13. Suse, Ayadana (monument non religieux).
14. Uruk, sanctuaire d'Anu-Antum du Bit rēš.
15. Doura-Europos, temple d'Artémis.
16. Doura-Europos, temple de Zeus Mégistos.
17. Hatra, temple du feu.
18. Sahr, temple nabatéen.
19. Jandial (Taxila).

Abréviations des plans :

N : *cella*, *naos*
P : *pronaos*, parvis
S : sacristie, magasin
C : chapelle
A : couloir de *circumambulatio*
F : *ateshgah*

Format des plans : env. 1 : 1000e